

A VOS RANGS... FIXE !

Henri WADIER

Une enquête administrative au CEG de Douvres-la-Délivrande parce que des détraqués s'étaient excités à propos d'un texte d'élève comme d'autres le font devant un film de Louis Malle ; des pionniers irréprochables de la pédagogie nouvelle transformés en coupables ; les médiocres ricanant à l'entour, eux qui ont eu tant raison d'en rester à la dictée quotidienne, aux pages d'analyse dite grammaticale et à tout l'arsenal de la non-pédagogie ; je ne peux que réaffirmer un propos que j'ai déjà développé publiquement : *la réforme de l'enseignement n'aura pas lieu...* (1).

Selon l'article du journal *Le Monde* (mardi 6 juillet 1971), un des griefs qui apparaît au terme de cette enquête, c'est que les élèves ne se sont pas levés à l'arrivée de l'inspecteur. Or, c'est moi (moi qui, par ailleurs revendique le parrainage du CEG de Douvres et me porte garant de la vigueur intellectuelle et de la santé morale de l'équipe que j'ai vue naître et que j'ai suivie et encouragée de 1966 à 1969) — c'est moi qui ai demandé que l'on ne fasse plus se lever les élèves à mon arrivée, le

(1) Laffont éditeur (voir n° 9, janvier 71, p. 48).

25 octobre 1967, dans une conférence qui restera l'honneur de ma carrière, les 375 maîtres de ma circonscription étant réunis pour deux heures, avant que ne commencent les travaux des groupes pédagogiques, étalés sur deux jours.

*Quand le bras a failli, l'on en punit
la tête.
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait
nos débats,
Sire, j'en suis la tête ; il n'en est que
le bras.*

Il y a eu assez de dérobades dans cette affaire. Ce n'est pas moi qui abandonnerai dans une telle traverse des hommes que j'aime et qui m'ont gardé leur amitié quand dans ma vie il faisait froid...

Je dois ajouter, même si ce n'est qu'une pâle précaution administrative que, le 25 octobre 1967, sachant que le règne des imbéciles était loin d'être terminé, j'avais précisé avec force que cette *suggestion* n'engageait que moi et que je ne pouvais préjuger des mœurs de ceux qui me succéderaient à la tête de la circonscription. Rien dans les textes — comme on dit — ne s'oppose à ce que soient ainsi réglés les menus détails de la vie



Photo Poitou

administrative commune selon les tempéraments et le sens que l'on peut avoir de la dignité humaine.

Dans le même esprit, j'ai demandé — autre acte d'iconoclastie — qu'on ne dise plus : « Monsieur l'Inspecteur », mais : « Monsieur », tout court. Le 15 juin 1906, Jules Renard notait dans son *Journal* : « *Instituteurs. Ils disent encore : « M. l'Inspecteur », comme ils diraient : « Sire », ou : « l'Empereur ».* Même après mai 1968, on aurait bien tort d'espérer une quelconque nuit du 4 août !...

Aussi n'ai-je pas été surpris que l'on ait fustigé, à l'occasion de l'Affaire de Douvres, mon « style » d'administrateur... C'est vrai. Voilà quelque vingt ans que, chaque année, j'éveille ou réveille cent esprits. Pourquoi vous mêlez-vous de *penser*, Inspecteur ! alors qu'on vous demande seulement d'*administrer* ? J'ai choisi la meilleure part ; il est trop tard pour me l'ôter...

C'est par souci d'ordre que j'ai été amené à demander que l'on ne fasse plus se lever les élèves à mon arrivée.

Sans doute ai-je ainsi privé les élèves des classes traditionnelles d'une détente salutaire... C'est vingt fois par jour qu'ils se jettent dans ce chahut pour le respect. Y ont droit, outre les personnalités officiellement fondées à pénétrer dans la classe (les divers inspecteurs de l'enseignement, le ministre, le préfet, le sous-préfet, le maire, sans oublier pour les classes élémentaires, le vénérable délégué cantonal venu du fond des âges et dont personne ne sait plus très bien ce qu'il représente, à commencer par lui-même) ; le directeur qui, certains jours de fin de trimestre, peut venir une demi-douzaine de fois, le collègue de la classe voisine, le concierge des grandes écoles, le facteur dans les écoles rurales, n'importe qui et même le boucher Jean Yanne armé de son gigot. Arrivée de l'Inspecteur — Trompettes d'Aïda. La porte s'ouvre brusquement. Le directeur entre, se fige au garde à vous et clame : « Monsieur l'Inspecteur ! ». Bon. L'inspecteur entre à son tour. Quarante élèves se lèvent brutalement, sans précaution,

trop heureux de rompre avec une immobilité que le portrait de l'avare Gobsek ne parvenait pas à rendre supportable. C'est une classe de quatrième de CEG. A l'âge où la malignité, la duplicité, voire le sadisme (mais que peuvent y comprendre les détraqués qui se sont émus parce que) combattent en des phases inégales l'honnêteté, la gentillesse, l'amour... Quarante élèves surgissent comme des diables. Quarante chaises métalliques dont les pieds ont souvent perdu leurs amortisseurs viennent cogner contre les pieds métalliques des tables. Beau tumulte ! Beau chahut !

Les élèves sont debout. Vous êtes content, Monsieur l'Inspecteur ? Où est le respect ? Où est la politesse ? Moi, c'est moralement que j'ai mes élégances. Quand j'arrivais à Rocquancourt ou à Douvres, dans ces classes où l'on a conduit, avant d'y conduire les enquêteurs, la plupart des visiteurs étrangers à qui l'on aurait eu honte de faire voir le mortel ennui des classes traditionnelles (et jusqu'à des stagiaires de l'Ecole de Guerre, — je m'en souviens, messieurs !), quand j'arrivais à Douvres ou à Rocquancourt, *les élèves ne se rendaient même pas compte de mon arrivée : ils étaient accaparés par leurs tâches !*

Par la vitre ou en entr'ouvrant doucement la porte, je faisais signe au maître, qui venait m'accueillir. J'entraîtais. Piano, piano... Je sondais le chantier de l'œil pour trouver un coin où me loger. Il pouvait se produire qu'un autre visiteur soit déjà là, père ou mère de famille venu prendre un air de classe : autre « fantaisie » puisqu'il est écrit dans le Règlement que l'entrée de l'école est interdite à toute personne étrangère au service ! Un groupe s'affairait à la table d'imprimerie ; un autre essayait d'établir

la fiche de naturalisation d'un oiseau trouvé le matin dans un champ ; un troisième groupe était rassemblé autour du maître pour un exercice de mathématiques ressemblant à tous les bons exercices de mathématiques.

Quelquefois, une bonne femme de cinq ou six ans venait me voir :

— *T'es d'Paris ?*

— *Non, de Caen.*

— *T'as des grands pieds !*

— *Ah ! C'est pour mieux marcher, mon enfant !*

— *Raconte-moi : Le Chaperon rouge !*

— *Tu vois bien que je n'ai pas le temps ! Allez ! va travailler !...*

— *C'est quoi qui y a dans ta serviette ?*

— *Des livres.*

— *Moi aussi, j'ai des livres dans ma serviette !*

— *Bon. Tu es bien gentille. Et maintenant, tu retournes à ta place !...*

Et la bavarde allait reprendre le plus naturellement du monde ses travaux d'écriture ou de peinture...

Et quand je repartais, je recueillais souvent, et sans l'avoir cherché, un sourire ou, plus simplement, l'éclair d'attention affectueuse qui peut s'allumer dans les yeux d'un enfant quand on n'a pas essayé de le terroriser en jouant à l'ogre... au-revoir, au-revoir, mes enfants... au-revoir, au-revoir, Maître Arnoton...

Quand je vois mes amis de Douvres au banc des accusés, leurs détracteurs pavoisant et moi-même désavoué, je me demande où est la république et où est la démocratie : la république que nous habitons ; la démocratie qui devrait être l'air que nous respirons...

Dans une république démocratique, le rôle de l'Ecole serait de former des hommes libres. Des hommes libres ? Pas en commençant par briser les consciences sous prétexte de dis-



cipliner les corps... Je ne veux rien écrire qui risque de choquer un seul adjudant de bonne foi : on sait bien cependant que la formation du soldat de choc consiste à tuer la pensée libre au profit des automatismes. L'école n'a pas à copier la caserne ; j'oserais presque dire qu'elle en est la négation.

Faut-il que nous soyons, dans notre république, plus royalistes que la Reine ? Voici un extrait du *Rapport des Inspecteurs de Sa Majesté*, après leur visite de l'école du Freinet anglais, A.S. Neill :

« Quelle surprise agréable d'entrer dans une salle de classe et de s'apercevoir que les enfants ne font pas attention à vous, après tant d'années passées à observer des classes qui se mettent au garde-à-vous à votre entrée. »

(De l'excellent : *Libres Enfants de Summerhill*, aux Editions Maspéro - traité de pédagogie qui peut désormais remplacer *Emile*, dans nos bibliothèques pédagogiques.)

Il est devenu banal de parler de révolution en France : tout le monde prétend la faire ou être prêt à la faire... On peut en rire... Ce qui est sûr, c'est que l'idée révolutionnaire est en route dans les esprits et qu'il faudra bien qu'elle atteigne les institutions, car cela est nécessaire à la survie de l'espèce. En ce qui nous concerne, devant cette « réforme de l'enseignement » qui n'est qu'une série d'avortements étalés sur un quart de siècle, qu'est-ce qui est essentiel à la survie de l'espèce ? Que les élèves se lèvent ou restent assis quand vient l'inspecteur ? Que l'inspecteur vienne ou ne vienne pas ? Qu'une école comporte vingt classes de quarante élèves chacune ? Certainement pas...

Ce qui est essentiel, pour l'avenir de l'espèce, c'est la persistance du

message pédagogique. Ce n'est pas la présence de l'adulte en tant que tel qui est rejetée, mais ses manifestations maléfiques : le dogmatisme, l'arbitraire, le formalisme, le caporalisme, l'incompétence... C'est d'abord cela que les Anciens doivent rejeter avec les gestes et les formules risibles qui ont provoqué cet exposé, s'ils veulent être entendus des Jeunes, s'ils veulent être en droit de leur dire... que la Révolution est l'entreprise humaine la plus grave qui soit, donc la plus sérieuse et la plus raisonnable... que les fainéants, les drogués et les crapules — ces trois espèces de sous-hommes — ne trouvent place qu'un temps dans l'effervescence révolutionnaire... s'ils veulent enfin être eux-mêmes, dans le concours des générations, des éléments actifs de la Révolution, pour que l'enthousiasme des Jeunes et la sagesse des Anciens, en s'interpénétrant, aboutissent à un nouvel équilibre des institutions.

Dans cette perspective, rien n'est sûr, mais rien non plus n'est rejeté a priori... ni l'exposé traditionnel, ni l'explication de texte, ni la dissertation... ni l'inspection de classe !

Jusqu'à ces derniers mois ou ces dernières années, le prestige de l'inspecteur primaire a été considérable. Il faut bien reconnaître qu'une part importante de ce prestige a été faite d'intimidation portée par la bassesse.

C'est le reste qu'il faut sauver... Le reste, c'est quelque chose de composite et d'irremplaçable... Un homme (une femme) — laissons de côté pour l'instant les conditions de son recrutement — va de classe en classe, fortifiant sa propre expérience de l'expérience d'autrui, apportant aux autres et en particulier aux jeunes ce miel collectif, commis-voyageur en

pédagogie, expert — si ce mot n'effraie pas —, trait d'union, meneur de jeu, conducteur d'expériences, semeur d'idées, éveilleur d'esprits... Une telle activité est naturellement tournée vers la recherche scientifique. Elle l'a été dans le passé même si ce n'était que de façon confuse, et il n'a pas manqué d'inspecteurs qui sont devenus des pédagogues réputés. Elle doit l'être systématiquement à l'avenir.

Il me semble que l'inspection de classe peut survivre. A deux conditions :

1^o) que l'on abandonne l'idée d'un administrateur sacré vaguement frotté d'infailibilité pontificale...

2^o) que l'on envisage un recrutement où la compétence pourrait recevoir sa consécration dans le libre choix des intéressés — en l'occurrence : les instituteurs... Il faudra bien que nous nous décidions un jour à mettre en application les modalités de l'admirable *Constitution de 1791* — la seule de toute notre Histoire qui ait réellement cherché à faire pénétrer la démocratie dans l'intimité de la vie publique. Voilà vingt ans que j'observe, au cours des mortellement longues séances de la Commission Administrative Paritaire Départementale, ceux que l'on appelle « les représentants du personnel ». En quatre endroits fort épars dans l'hexagone, je les ai vus y faire preuve d'une grande maturité et d'une grande hauteur de vues. Les parents d'élèves apparaissent... Sans tomber dans la marmo-

cratie, on peut aussi penser que les élèves du Second Cycle ont leur mot à dire... Démocratie signifie expression des points de vue, concours des forces et, s'il le faut, heurt des intérêts ; non pas : écrasement des justiciables au nom de l'Autorité, vague concept métaphysique...

On m'accordera que j'ai recherché, dans cet exposé, à dépasser la mesquinerie du motif. Dans la perspective de la révolution qu'il faudra bien aborder, d'une manière ou d'une autre, un jour ou l'autre, que les élèves se lèvent ou ne se lèvent pas à l'arrivée de l'inspecteur, c'est d'une consternante insignifiance...

Oui. Autrefois, on se levait... on faisait s'agenouiller les élèves rebelles... on inflige encore un peu partout des punitions stupides... il n'y a pas si longtemps, à l'arrivée de l'inspecteur, les élèves entonnaient : « *Maréchal, nous voilà!* »... et, comme le remarquait encore le même Jules Renard, en cette année 1906 — si les choses avaient pu changer! — : « ... dès qu'un instituteur demande des explications sur une mauvaise note, il reçoit la petite lettre où, avec un étonnement sec, on le rappelle à l'esprit de soumission. »...

Tout ça, c'est le passé — même s'il a la vie dure et tarde à mourir. Moi, ce qui m'intéresse, c'est l'avenir...

Henri WADIER